

Douniazed RAMOUL
Doctorante
Université de Montréal
Québec, Canada

L'identité à l'épreuve de l'altérité chez Yasmina Khadra

Résumé: La quête d'identité et la représentation de l'Autre s'avèrent un thème majeur dans la littérature maghrébine d'expression française. L'hybridité identitaire provoquée par la colonisation française a donné naissance à plusieurs textes, eux aussi hybrides, qui soulignent l'interaction identité/altérité. Devant cette production, une question surgit: comment décrire les frontières de l'hybridité générique qui permettent une reconstruction identitaire à la fois collective et individuelle?

Cet article a pour but d'étudier l'interaction identité/altérité et d'analyser la manière par laquelle la dialectique de l'Autre se déploie dans *L'Attentat* et *Ce que le jour doit à la nuit* de l'auteur francophone algérien Yasmina Khadra à travers un imaginaire non seulement de l'altérité, mais également de l'identité.

Mots-clés: Identité, altérité, hybridité, discours littéraire, reconstruction

Abstract: The quest for identity and the representation of the Other is a major theme in French-speaking Maghreb literature. The identity hybridity caused by French colonization has given rise to several texts, also hybrid, which emphasize the interaction between identity and otherness. Faced with this production, a question arises: How to describe the boundaries of generic hybridity that allow for both collective and individual identity reconstruction?

This paper study the interaction of identity/otherness and the way in which the dialectic of the Other unfolds in *L'Attentat* and *Ce que le jour doit à la nuit* of the Algerian francophone novelist Yasmina

Khadra through an imaginary not only of otherness, but also of identity.

Keywords: Identity, otherness, hybridity, literary discourse, reconstruction

Introduction

La quête d'identité et la représentation de l'Autre s'avèrent un thème majeur dans la littérature maghrébine d'expression française. L'hybridité identitaire provoquée par la colonisation française a donné naissance à plusieurs textes qui relatent non seulement la vie socioculturelle et les traditions du vécu du peuple, mais également soulignent l'interaction identité/altérité en utilisant justement la langue de cet Autre. Ces textes, écrits principalement par des auteurs qui ont une double culture, posent un nouveau regard sur la relation de Soi avec l'Autre. En effet, ce rapport ne peut être identifié en dehors de l'Histoire tumultueuse des pays du Maghreb qui témoigne de différents moyens d'effacement identitaire surtout pendant la période de la colonisation française. Ce sujet, en effet, trouve toujours sa place dans la production littéraire des auteurs maghrébins. Parmi ces écrivains figure Yasmina Khadra¹ dont les œuvres sont souvent hantées par la quête identitaire et le rapport avec l'Autre. Le concept d'identité, chez Khadra, dépasse les frontières maghrébines pour toucher aussi à l'Orient. Vu comme l'écrivain qui peut «dire l'homme par tout» (Khadra, invité à *L'affiche*), il part à la recherche d'une nouvelle manière de représenter l'Altérité. Les romans au cœur de notre analyse, *Ce que le jour doit à la nuit* et *L'Attentat*, confirment que «c'est toujours la réflexion sur l'Altérité qui précède et permet toute définition identitaire» (Auge, *Le sens des autres* 84). Si les romans, malgré leur volet fictif, représentent une véritable quête identitaire due à des événements historiques vrais, comment leur hybridité générique permet-elle une reconstruction identitaire à la fois individuelle et collective? Quel rôle jouent les éléments de l'Histoire dans cette reconstruction? Quel risque court l'identité face à la fiction? En partant de ces questionnements, nous proposons de montrer comment l'Histoire peut

1. De son vrai nom Mouhamed Moulessehou, Yasmina Khadra est un écrivain algérien et ancien militaire dans l'armée algérienne qui a choisi le nom de son épouse comme pseudonyme afin d'échapper à la censure militaire. Il était impossible pour lui d'écrire et de combattre. Avoir un nom de plume était pour l'écrivain une obligation pour concrétiser son rêve d'enfance.

être vue comme une ouverture vers l'Autre, dont la réécriture est fortement envahie par les éléments de la fiction. Le contexte historique et ses effets sur la construction identitaire sont donc au centre de notre réflexion. Il nous semble, dès lors, important de comprendre comment interagissent l'identité et l'altérité face à l'histoire et comment cette relation se met à se développer. Nous analyserons, dans un second temps, non seulement les éléments introduits par Khadra pour représenter l'Autre et le mélange de genres qui en résulte, mais également l'utilisation de la fiction dans la construction identitaire.

Identité et altérité dans *L'Attentat*

La lecture des éléments du hors-texte fait référence à l'identité, à l'altérité et à l'Histoire. Parmi ces éléments dits de paratexte², nous avons choisi de commenter la quatrième de couverture pour ensuite passer à l'analyse du texte.

La quatrième de couverture de *L'Attentat* se compose d'un seul texte partagé en deux paragraphes.

Dans un restaurant de Tel-Aviv, une jeune femme se fait exploser au milieu de dizaines de clients. À l'hôpital, le docteur Amine, chirurgien israélien d'origine arabe, opère à la chaîne les survivants de l'attentat. Dans la nuit qui suit le carnage, on le rappelle d'urgence pour examiner le corps déchiqueté de la kamikaze. Le sol se dérobe alors sous ses pieds: il s'agit de sa propre femme.

Comment admettre l'impossible, comprendre l'inimaginable, découvrir qu'on a partagé, des années durant, la vie et l'intimité d'une personne dont on ignorait l'essentiel? Pour savoir, il faut entrer dans *la haine, le sang et le combat désespéré du peuple palestinien...* (Khadra, La quatrième de couverture)

Soulignons les expressions qui renvoient à l'identité, à l'altérité et à l'Histoire. Dès la première phrase, le lecteur se trouve ancré dans

2. Le paratexte est composé de titres, sous-titres, page de couverture, épigraphes, préfaces, notes de bas de page. Genette le considère comme la «zone indécise entre le dedans et le dehors, elle-même sans limite rigoureuse, ni vers l'intérieur (le texte), ni vers l'extérieur (le discours du monde sur le texte)» (*Seuils* 8).

l'atmosphère historique dans laquelle vit la Palestine depuis des siècles³. La lutte du peuple palestinien face aux Juifs consistait principalement en plusieurs attentats exécutés par des kamikazes. Le personnage principal Amine Jaafri, aussi le narrateur du récit, manifeste une double altérité. D'une part, pour les Israéliens, il est l'étranger Arabe qui vient d'une autre race, d'une culture différente et d'une religion qui est déjà vue comme une menace; d'autre part, pour lui, il essaie de s'adapter à une communauté opposée à ses origines et ses appartenances. En plus de cette altérité qui est d'ailleurs facile à repérer, Amine vit après l'attentat exécuté par sa femme une nouvelle forme d'altérité: une altérité personnelle. La femme qu'il a choisie parmi plusieurs autres et avec qui il a partagé sa vie, une fois avec la cause palestinienne, se transforme en kamikaze et exécute un attentat. Par cet acte absolument incompréhensible et inexplicable pour Amine, Sihem, sa femme devient une image floue, une inconnue. Cette situation l'introduit dans un chaos total. Tout d'un coup, elle devient l'étrangère qu'il ne connaît pas. Le texte prolonge les différentes formes d'altérité que vit Amine que ce soit sociale, spatiale ou personnelle.

Dès son jeune âge, Amine vit une altérité sociale, car il est d'origine arabe.

Avant de me naturaliser israélien, alors que, jeune chirurgien, je me remuais ciel et terre pour être titularisé, il [son ami Ezra] était là. [...] À l'époque, il était difficile, pour un fils de bédouin, de se joindre à la confrérie de l'élite universitaire sans provoquer un réflexe nauséux. Mes camarades de promotion étaient tous des petits juifs fortunés, la gourmets en or et la décapotable sur le parking. Ils me prenaient de haut et subissaient chacune de mes prouesses comme une atteinte à leur standing. (*L'Attentat* 13)

Le sentiment de la non-appartenance à la fois à la société et à la classe sociale ne quitte pas Amine. Arabe, musulman et bédouin, ces différences constituent l'image d'Amine comme l'Autre et par là une altérité arabe. Et même après sa naturalisation israélienne, il reste toujours l'Autre qui n'appartient pas et n'appartiendrait jamais à la communauté israélienne.

3. Le conflit israélo-palestinien a commencé avec la déclaration Balfour d'établir un foyer national pour les Juifs, et après la Première Guerre mondiale et l'accord Sykes-Picot, les Juifs ont commencé à émigrer en Palestine, qui était sous le mandat britannique. Le combat a commencé donc entre les Juifs immigrés et les Palestiniens jusqu'à la déclaration de la création de l'État d'Israël en 1948. Malgré l'établissement de l'État de Palestine en 1967, ce conflit existe jusqu'à nos jours.

Depuis l'université [dit-il], j'essaie de m'acquitter scrupuleusement de mes tâches citoyennes. Conscient des stéréotypes qui m'exposent sur la place publique, je m'évertue à les surmonter un à un, offrant le meilleur de moi-même et prenant sur moi les incartades de mes camarades juifs. [...] Pour un Arabe qui sortait du lot – et qui se payait le luxe d'être major de sa promotion –, le moindre faux pas était fatal. Surtout quand il est fils de bédouin, croulant sous les a priori, avec, en guise de boulet de forçat, cette caricature qu'il trimballe de long en large à travers la mesquinerie des hommes, le chosifiant par moments, le diabolisant par endroits, le disqualifiant le plus souvent. Dès ma première année universitaire, j'avais mesuré l'extrême brutalité du parcours qui m'attendait, les efforts titanesques que je devais consentir pour mériter mon statut de citoyen à part entière. Le diplôme ne résolvait pas tout, il me fallait séduire et rassurer, encaisser sans rendre les coups, être patient à perdre haleine à défaut de perdre la face. (99-100)

Pour les Arabes, les siens, Amine est classé comme le traître qui, en acceptant la citoyenneté israélienne, a vendu ses origines, son peuple et la cause qu'il défend. En effet, après sa naturalisation et malgré son diplôme, son métier et sa nouvelle classe sociale, Amine n'appartiendrait ni à sa communauté arabo-musulmane ni à celle israélienne.

Yasmina Khadra a choisi de commencer le récit par la fin. Le texte s'ouvre sur une scène, un attentat, dont Amine est l'un des victimes. Cette scène revient à la fin du roman pour introduire la mort d'Amine. En effet, le récit commence véritablement après la découverte d'Amine que sa femme Sihem est la kamikaze qui a exécuté l'attentat sur le restaurant. À son retour à la maison, il trouve une lettre de la part de Sihem.

La lettre est brève. [...] Je lis:

À quoi sert le bonheur quand il n'est pas partagé, Amine, mon amour? Mes joies s'éteignaient chaque fois que les tiennes ne suivaient pas. Tu voulais des enfants. Je voulais les mériter. Aucun enfant n'est tout à fait à l'abri s'il n'a pas de patrie... Ne m'en veux pas.

Sihem. (73) [C'est l'auteur qui souligne]

Convaincu qu'ils étaient un couple heureux, Amine, qui avait une confiance aveugle en Sihem, ne croit pas ce qu'il lui arrive. Après cette lecture, il est dans un autre monde. Confus, choqué, Amine est incapable de croire que la personne avec qui il a partagé sa vie était capable de lui faire tant de mal.

La feuille m'échappe, me tombe des mains. D'une secousse, tout s'effondre. Je ne retrouve nulle part la femme que j'ai épousée pour le meilleur et le

pour toujours, qui a bercé mes plus tendres années, paré mes projets de guirlandes étincelantes, comblé mon âme de douces présences. Je ne trouve plus rien d'elle, ni sur moi ni dans mes souvenirs. [...] Je suis comme catapulté par-dessus une falaise, aspiré par un abîme. Je fais non de la tête, non des mains, non de tout mon être... *Je vais me réveiller...* Je suis réveillé. Je ne rêve pas. (74)

La réception de cette brève lettre a fait qu'Amine développe une altérité personnelle. Plus il découvre plus de détails, plus ce sentiment d'altérité augmente. Par son acte, Sihem devient une étrangère pour Amine. Il se transforme en détective et va à la recherche de la vérité derrière le choix et l'acte terroriste de Sihem.

Amine quitte donc Tel-Aviv en direction de Bethléem en cherchant à «savoir qui a endoctriné [s]a femme, qui l'a bardée d'explosifs et envoyée au casse-pipe» (104). Passant par plusieurs lieux, Amine se sent de plus en plus étranger. En passant par Jérusalem, son altérité s'accroît. «Nous traversons Jérusalem comme dans un rêve éveillé. C'est une ville que j'ai perdue de vue depuis une douzaine d'années. Son animation effrénée et ses échoppes débordantes de monde ressuscitent en moi des souvenirs que je croyais tombés au rebut» (112). Son passage par cette ville éveille en lui des souvenirs passés qui le rend étranger à lui-même. À son arrivée à Bethléem, Amine constate le changement de ce lieu. «Bethléem a beaucoup changé depuis mon dernier passage, il y a plus d'une décennie» (113). Cette distanciation provoque une altérité spatiale involontaire chez Amine au point où «[il] doit demander plusieurs fois avant qu'un gamin [le] conduise devant une grande maison aux murs décrépis» (114). Entre temps, Amine aura choisi de laisser tomber toute cette enquête en acceptant le fait que sa femme a préféré être avec les siens qu'avec lui. Très en colère, il rend visite à l'imam, conçu le responsable de l'intégrisme de Sihem. «Je suis très en colère qu'elle ait préféré des intégristes à moi, ajouté-je, incapable de contenir la rage en train de me gagner telle une marée obscure. Et, doublement, en m'apercevant que je n'ai vu que du feu» (154). Le malheur d'Amine est double. Il s'agit, d'une part, de la trahison de sa femme en choisissant la cause à son mari; d'autre part, Amine, qui fait confiance à Sihem, n'a pu anticiper ce comportement. Il croyait qu'ils étaient un couple heureux. Il n'a pas su lire les signes. L'un des siens lui dit qu'il s'agit «des choses que les gens comme [lui-Amine] ne comprennent pas» (240). À Bethléem, Amine a été trahi pour la deuxième fois par sa cousine Faten, qui a exécuté un autre attentat, le dernier dans l'histoire et qui marque la fin du récit. Amine finit

donc par vivre une altérité douloureuse qui a touché non seulement son identité, mais également ses sentiments.

«Je ne me souviens pas d'avoir entendu de déflagration» (13), dit Amine à la toute première page du récit. Le «je» de la narration donne à Amine une identité dans son univers. S'il se pose la question qui suis-je? La réponse sera je suis Amine Jaafri, chirurgien, Arabe, musulman naturalisé israélien. Cette réponse introduit Amine dans un entre-deux, deux religions, deux cultures et probablement dans un conflit d'identité. En fait, même naturalisé israélien, Amine, après l'acte suicidaire de Sihem, devient l'ennemi dans son entourage adoptif. «C'est un Arabe naturalisé israélien. Il dit qu'il sort à l'instant de l'hôpital où il est chirurgien... Jaafari, avec deux a...Vérifie avec Ichilov» (26), dit le policier dans un point de vérification. Ni nettement Arabe, ni jamais israélien, Amine, partant à la recherche de la vérité derrière l'acte de sa femme, découvre qu'il vit une perte d'identité. Un musulman non pratiquant, Amine est vu autrement par les gens de sa communauté d'origine: «Ici, c'est un lieu de culte. Et nous savons que vous êtes un croyant récalcitrant, presque un renégat, que vous ne pratiquez pas la voie de vos ancêtres ni ne vous conformez à leurs principes, et [...] pour une autre nationalité...Est-ce que je me trompe?» (148). «Pour moi, vous n'êtes qu'un pauvre malheureux, un misérable orphelin sans foi et sans salut qui erre tel un somnambule en pleine lumière» (139), lui dit Cheikh Marwen, l'imam de son village natal. Amine à la recherche de la vérité qu'il ne comprendra jamais selon les siens, perd son identité et sa vie à la fin du roman. Il n'a pas pu rejoindre les siens après qu'il les a trahis en se naturalisant israélien ni rester avec son nouveau camp après l'acte meurtrier de sa femme. La mort d'Amine témoigne de son échec dans sa quête identitaire.

La fiction à l'épreuve de l'histoire dans *Ce que le jour doit à la nuit*

Dans ce roman, publié en 2008, «le retour au passé apparaît comme une façon de récupérer, intacte et vivante, une identité collective» (Noiry, *Littérature francophone I. Le Maghreb* 136). L'histoire, elle, n'est pas une toile de fond pour le récit, elle n'est pas non plus le décor dans lequel se joue l'intrigue, Khadra use de l'histoire comme une partie de la mémoire et fait de cette dernière l'objet de l'histoire.

En effet, la guerre de libération algérienne constitue le lieu d'une mémoire collective que le peuple partage. Dans notre analyse, nous revenons

sur deux évènements qui ont non seulement marqué la guerre, mais aussi la mémoire collective et l'histoire.

Dans le chapitre 11, le narrateur décrit brièvement les évènements qui ont été passés en Europe et en Algérie au début de l'année 1945. Et en arrivant au 8 mai 1945, il s'attarde sur plus de détails.

Et arriva le 8 mai 1945. Alors que la planète fêtait la fin du Cauchemar, en Algérie un autre cauchemar se déclara, aussi foudroyant qu'une pandémie, aussi monstrueux que l'Apocalypse. Les liesses populaires virèrent à la tragédie. Tout près de Rio Salado, à Ain Témouchent, les marches pour l'indépendance de l'Algérie furent réprimées par la police. À Mostaganem, les émeutes s'étendirent aux douars limitrophes. Mais l'horreur atteignit son paroxysme dans les Aurès et dans le nord-Constantinois où des milliers de musulmans furent massacrés par les services d'ordre renforcés par des colons reconvertis en miliciens. (*Ce que le jour doit à la nuit* 183)

Le 8 mai 1945 marque la victoire des Alliés sur l'Allemagne et la fin de la Seconde Guerre mondiale. Le peuple algérien est sorti pour célébrer la fin de la guerre et exiger les promesses des autorités coloniales, d'autant plus que de nombreux soldats algériens ont combattu lors de la bataille dans l'armée française, et en rappelant les promesses de Charles de Gaulle d'accorder le droit à l'autodétermination lors de la conférence de Brazzaville le 1^{er} janvier 1944. Les manifestations ont été réprimées avec violence sanglante par la police française.

La station arabe de TSF racontait la répression sanglante qui frappait les musulmans de Guelma, Kherrata et Sétif, les charniers où pourrissaient des dépouilles par milliers, la chasse de L'Arabe à travers les champs et les vergers, le lâcher des molosses et le lynchage sur les places publiques. (181)

Guelma, Sétif et Kherrata étaient les villes qui ont eu plus de victimes. Un total de 45000 personnes qui ont été massacrées dans toutes les régions qui ont connu des manifestations. Cet évènement, qui a marqué à jamais l'histoire algérienne, a été appelé les émeutes de 8 mai 1945. En fait, parmi les auteurs maghrébins qui ont été réprimés lors de ces manifestations fut Kateb Yacine qui, d'ailleurs, trouvait dans cet évènement «une prise de conscience nationaliste» (Noiry, *op. cit.* 72). Aujourd'hui, à Guelma, par exemple, une peinture murale a été dessinée au plein centre-ville en mémoire de ces massacres avec la mention «Ne l'oublions pas».

Après les émeutes du 8 mai 1945, la police française a donc commencé par la dissolution de tous les partis et les associations nationales, les exécutions, les condamnations à perpétuité, les arrestations et l'exil de

personnalités nationales. Le peuple algérien constate qu'il n'aura pas son indépendance et la France ne va pas sortir de l'Algérie que par la force. Et la préparation à la révolution a commencé discrètement. Le jour J, le 1^{er} novembre 1954, la guerre a déclenché. Dans *Ce que le jour doit à la nuit*, cet événement est relaté ainsi:

Ce qui se déclara cette nuit-là, un peu partout dans le Nord algérien, à minuit pile, à la première minute du 1^{er} novembre, ne serait-il qu'un feu de paille, une Ram-mèche fugace dans le souffle laminé des sempiternels ras-le-bol des populations autochtones disloquées, incapables de se mobiliser autour d'un projet commun?... Pas cette fois-ci. Les «actes de vandalisme» se multipliaient à travers le pays, sporadiques, puis plus importants, avec parfois une témérité sidérante. Les journaux parlaient de «terroristes», de «rebelles», de «hors-la-loi». Des escarmouches se déclaraient çà et là, notamment dans les djebels, et il arrivait que l'on délestât les militaires tués de leurs armes et bagages. À Alger, un commissariat fut anéanti en un tournemain; on abattait policiers et fonctionnaires à chaque coin de rue; on égorgeait les traîtres. En Kabylie, on signalait des mouvements suspects, voire des groupuscules en treillis et en pétoires rudimentaires qui tendaient des embuscades aux gendarmes avant de s'évanouir dans la nature. Dans les Aurès, il était question de colonels et d'escadrons entiers, d'armée de guérilleros insaisissables et de zones interdites. (292-93)

Khadra décrit le déclenchement de la guerre fidèlement à ce que le livre de l'Histoire a officialisé. La guerre de libération et ses conséquences sur le peuple, les 1,5 million de martyrs dont chaque famille algérienne a au moins un, forment ensemble l'un des principaux piliers de la mémoire collective: l'Histoire commune qui unit le peuple algérien et qui est définie comme l'un des signes de l'identité nationale algérienne⁴.

Contrairement à *L'Attentat* qui manifeste un échec de la quête d'identité, *Ce que le jour doit à la nuit* permet une reconstruction identitaire à la fois personnelle et collective.

Younes en arabe, Jonas en français, le prénom du personnage principal résume l'hybridité culturelle et linguistique de la société algérienne. «Jonas, dit-elle en essayant d'étouffer un sanglot. – Jonas, si tu savais combien je suis heureuse! [...] – Je m'appelle Younes, lui rappelai-je. – Plus maintenant mon chéri» (73). Younes au premier temps n'accepte pas la transformation de son nom. Par la suite, il n'avait pas le choix «Je serais contraint d'opter

4. Voir le préambule de la constitution de la république algérienne démocratique et populaire <https://www.joradp.dz/TRV/FConsti.pdf>

tôt ou tard pour un camp» (189). Younes vit donc ce conflit tout au long du roman, surtout quand sa véritable identité le différencie des autres:

Ah oui?...Ton nom est Younes n'est-ce pas? Younes?... Alors pour qui tu te fais appeler Jonas?

- Tout le monde m'appelle Jonas... qu'est-ce que ça change?

- Tout! hurla-t-elle en manquant de s'étouffer, son visage congestionné frétillait de dépit: – ça change tout!...

- Nous ne sommes pas du même monde. Monsieur Younes, et le bleu de tes yeux ne suffit pas. (73)

Même avec ses yeux bleus et son nom prononcé à la française, Younes ne sera jamais le français dont Isabelle veut l'amitié. Le fait de changer la prononciation de son nom ne fait pas de lui un autre. Younes reste toujours un Algérien arabo-musulman. Pour ses camarades français, il est l'Arabe, il est l'Autre. Il représente l'autre culture, l'autre langue et l'autre religion. Malgré le fait qu'il est sur la terre de ses origines, l'hybridation culturelle imposée par la colonisation a voulu faire du peuple algérien étranger dans son propre pays. Younes n'a pas quitté l'Algérie pour sentir cette différence. Il a quitté son petit village, où se manifeste fortement l'identité nationale algérienne essentiellement par le folklore et le mode de vie, vers une ville dans laquelle la culture occidentale a épousé celle locale et qui essaie non seulement de l'écraser, mais plutôt de l'effacer.

Conclusion

Dans *Ce que le jour doit à la nuit* et *L'Attentat*, outre le volet historique présent dans le texte, Khadra propose une reconstruction identitaire nationale à travers plusieurs éléments présents dans les deux textes. Il a fait appel aux pratiques sociales et collectives qui identifient la communauté arabo-musulmane comme l'appel à la prière, le discours religieux, le mode de vie, etc. Nous constatons que les fragments historiques font appel à l'identité et les rapports qu'elle entretient avec les différents types de mémoire, à savoir individuelle et collective. Située à la frontière des genres, l'hybridation des textes propose une lecture fictionnelle de l'histoire. L'auteur use de l'Histoire comme matière d'ouverture vers l'Autre. La réécriture de l'histoire nous permet de conclure que le «Je» de la narration représente le «je suis l'Autre» et l'hybridité culturelle et linguistique est un élément essentiel dans la construction de l'identité plurielle.

Bibliographie

Auge, Marc, *Le sens des autres*, Paris, Fayard, 1994.

Genette, Gérard, *Seuils*, Paris, Seuil, 1987.

Khadra, Yasmina, *L'Attentat*, Paris, Julliard, 2005.

Khadra, Yasmina, *Ce que le jour doit à la nuit*, Paris, Julliard, 2008.

Khadra, Yasmina, «Entretien avec Sonia Patricelli», in *La dernière nuit du Raïs*, Yasmina Khadra dans la tête de Kadhafi», YouTube, [en ligne]: <https://www.youtube.com/watch?v=Rk6-Ye1e2DU&t=3s> (consulté le 20 décembre 2022).

Noiray, Jacques, *Littératures francophones I. Le Maghreb*, Paris, Édition Belin, 1996.